

Dans les fougères foulées du regard

Alexandre Lazaridès

Numéro 75, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28033ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazaridès, A. (1995). Dans les fougères foulées du regard. *Jeu*, (75), 123–125.

Dans les fougères foulées du regard

Chorégraphie : Louise Bédard ; conseiller artistique : Vladimir Petkov ; musique originale : Robert Marcel Lepage ; scénographie : Richard Lacroix ; costumes : Caroline Bourgeois ; éclairages : Lucie Bazzo ; décor : Alain Cadieux. Interprètes : Marc Boivin, Anne Bruce Falconer, Jacqueline Lemieux, Luc Ouellette, Harold Rhéaume et Michèle Rioux. Production de la Compagnie Louise Bédard Danse, présentée à l'Agora de la danse du 3 au 13 mai 1995.

Danse sociale

Y aurait-il de la danse *engagée* ? Mais l'interrogation, à peine écrite, semble incongrue. C'est que la danse est le lieu de l'expression du corps ; elle va, pour ainsi dire, de l'intérieur vers l'extérieur pour exprimer une personnalité, dévoiler des sentiments ; elle dit l'être bien plus que le monde, à l'exception de cette partie du monde qui nous distingue dans la création : notre corps. Pourtant, à y regarder de plus près, tout art, en plus de redire le monde, s'efforce, comme de surcroît, de le changer, soit en en révélant les aspects encore cachés ou indistincts, soit en le montrant tel qu'il apparaît déjà à l'œil nu — à moins qu'il ne le décrive plus beau qu'il ne le sera jamais.

La danse, dans la mesure où elle est art, partage cette tendance qui est restée chez elle obscurcie par l'usage mondain dont elle a été l'objet à travers les âges : ne parle-t-on pas encore de « danse sociale », entièrement vouée à la sphère du divertissement ? Au-delà des apparences et de la rationalisation, le divertissement lui-même est ici marqué, ne serait-ce que parce qu'il permet la formation d'un couple qu'il unit et exalte dans l'harmonie du mouvement. Mais, justement, l'exaltation du couple qui y est à l'œuvre ne permet-elle pas de croire que ladite danse sociale a une fonction plus utilitaire que celle du simple passe-temps ? Depuis que le couple occidental est entré en crise, la danse sociale connaît un regain étonnant. Voilà donc une danse sociale sérieusement *engagée*, ce qui fait mieux comprendre pourquoi elle a mérité la qualification de « sociale ». La danse dit le monde qui change.

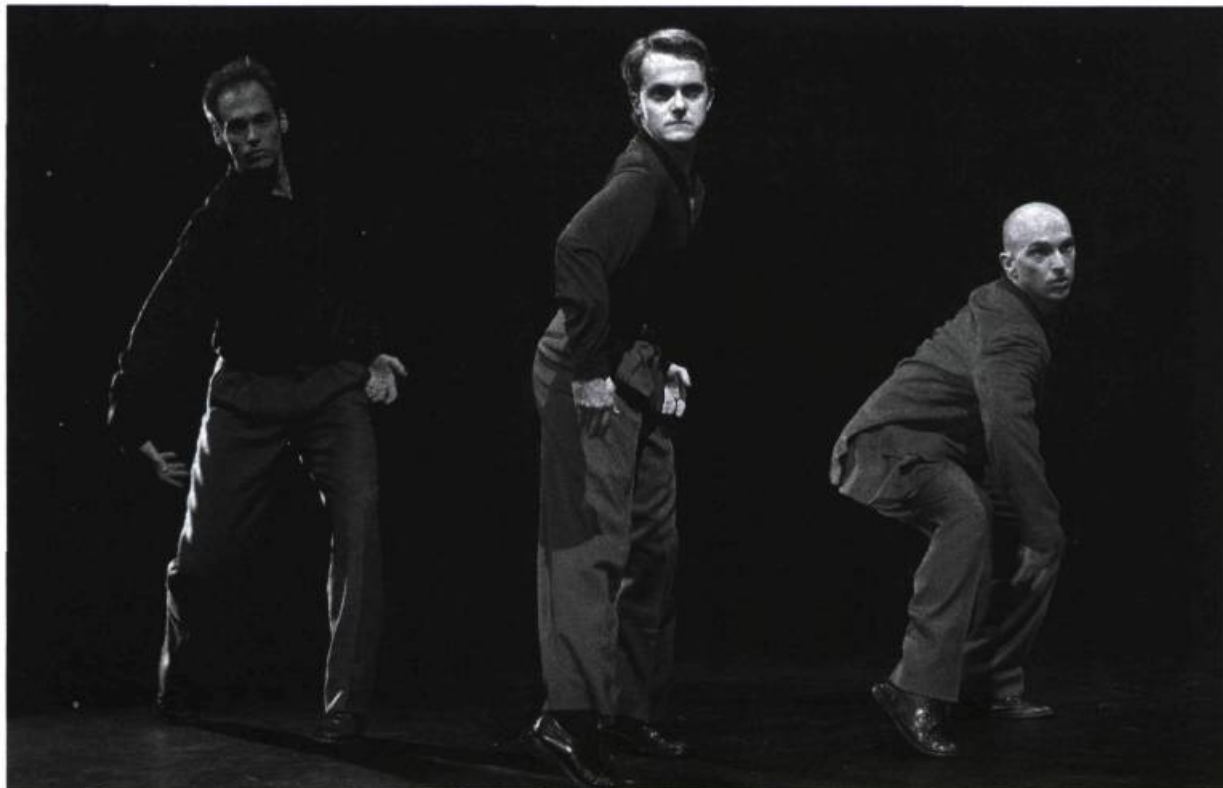
Interpréter la danse, côté spectateurs

Le spectacle de Louise Bédard, *Dans les fougères foulées du regard*, apparaît comme une subversion de cette exaltation chorégraphique et mondaine du couple. Non seulement il n'y est guère question de danse sociale, même si l'on voit des couples évoluer par moments de façon cadencée dans une sorte de parodie de certaines danses sociales bien connues, mais aussi ces couples ne reflètent d'aucune façon l'image



Les six interprètes
ne sont pas
seulement des
corps dansants,
mais aussi des
êtres partagés, des
cœurs inquiets,
des sensibilités
écorchées.





à la fois euphorique et stéréotypée que le pas de deux classique a préservée dans notre imaginaire culturel. Pour dire les choses en clair, c'est au devenir du couple contemporain que nous sommes conviés d'assister. Cette démarche obéit à une dialectique exploratoire de la psyché contemporaine et s'inscrit dans la continuité des deux spectacles précédents, à savoir *les Métamorphoses clandestines* (1991), consacré au monde masculin, et *Vierge noire* (1993), réservé au monde féminin. Il n'est pas indifférent qu'une femme en soit l'auteur.

Dans les fougères foulées du regard. Sur la photo : Marc Boivin, Harold Rhéaume et Luc Ouellette. Photo : Michael Slobodian.

Le projet n'est pas sans conséquence sur l'attitude du spectateur, lequel comprend vite que la finalité des gestes et des figures n'est pas d'ordre visuel et qu'il lui faudra les transposer à un niveau symbolique, c'est-à-dire les interpréter. Exigence quasi herméneutique et plutôt inaccoutumée. Ceux qui considèrent la notion de divertissement incompatible avec celle d'effort pourraient la trouver ardue, d'autant plus qu'aucun indice, aucune aide n'est proposée en dehors de la danse elle-même. Le public, installé tout autour de la scène, se regarde en train de regarder ; la scène elle-même est nue, de la nudité inquiétante des arènes. Au plafond plane un filet duquel pendent des fleurs, mais elles poussent vers le bas, issues d'un monde à l'envers ; l'éclairage assombri ne permet pas d'y voir trop clair. J'aurais aimé percer le secret de ce décor insolite, à la fois végétal et marin, tout comme celui du titre dont les rapports avec le spectacle échappent à l'évidence. Les auteurs chorégraphes semblent

chérir ce genre d'intitulé poétique et allusif qui frise l'hermétisme.

Modernité du couple

Il y a un refus évident de l'esthétisme dans le projet de Louise Bédard, et ce risque est assumé sur tous les plans. La grâce et l'harmonie n'en sont pas précisément les caractéristiques ; c'est presque le grincement et la dissonance qui semblent avoir été exigés des danseurs, dans une tension physique constante ; les résultats d'ensemble sont généralement persuasifs, même si les prestations individuelles des interprètes sont inégales. La musique, rare, intense, vibre au même diapason. Les costumes, simples tenues de ville de couleur brune, sont d'une sobriété provocante. L'uniformité de cet habillement rend les trois couples indistincts l'un de l'autre, comme si, au-delà des apparences, tous les couples modernes se ressemblaient. La comédie et les problèmes de l'un sont la comédie et les problèmes de l'autre ; les rubriques du courrier du cœur et les annonces spécialisées de certains magazines le confirmeraient sans peine.

Sur la photo : Marc Boivin et Jacqueline Lemieux. Photo : Michael Slobodian.



On voit ainsi défiler le jeu de la séduction, du désir, de l'union, du malentendu, de la séparation... Le mimétisme est de règle ; les figures et les mouvements initiés par un couple sont repris par les deux autres, à la manière d'un canon musical, où les voix rentrent l'une après l'autre de façon régulière, le risque étant ici que, les effets étant prévus, l'absence de surprise ne vire à la monotonie. Le jeu des couples est entrecoupé d'apparitions de figures solitaires ou de regroupements différenciés autrement que par l'opposition des sexes.

Jeux connus, dira-t-on, et pourtant toujours plus ou moins inattendus et douloureux quand il faut les vivre. Et c'est cette part de « l'humain, trop humain » qui faisait contrepoids autant à la nudité physique des lieux qu'à l'effort exigé du spectateur pour pénétrer le monde créé par Louise Bédard. Les six interprètes ne sont pas seulement des corps dansants, mais aussi des êtres partagés, des cœurs inquiets, des sensibilités écorchées. Leurs contacts ressemblent parfois à des agressions, à des viols, auxquels succèdent des moments de tendresse et de fusion. Quand l'entente est impossible, les sexes s'opposent de façon solidaire l'un à l'autre. Mais le désir de trouver l'âme sœur est décidément indéradicable, à moins que la solitude ne soit, elle, inhumaine. Le spectacle finit comme un point d'interrogation (on pense à un cri lentement, longuement retenu), dans l'attente d'une réponse qui sera l'objet d'un prochain spectacle, qui sait ? ♦